

ÉRIC CORNE

« *Parfois je suis incapable de tutoyer un chien.* »



Éric Corne & Cyrille Noirjean, **libre association, jeudi 4 octobre 2012.**

Ta vertu préférée. La vie. La qualité que tu préfères chez un homme. L'espérance. Chez une femme. La même.

Ton principal défaut. [long silence] Une paisible insistante inquiétude. Ton occupation préférée. La peinture. Ton rêve de bonheur. La peinture.

Où aimerais-tu vivre ? Dans le Maine ou en Espagne.

Tes écrivains favoris. Beaucoup d'écrivains américains, pour les plus récents : Philip Roth, écrivain fondamental du *je* qui se redéfinit à chaque fois, mais j'aime bien certains romans de Harrison ; j'aime Walt Whitman.

Mais aussi Céline. En ce moment, Camus, j'aime son écriture, dans cette façon qu'il a d'être dans le doute, alors qu'il vit à une époque de l'affirmation. C'est un écrivain anti-idéologique. Aujourd'hui je lis *Vertige* de Sebald. Et si je te posais la question des poètes... Coleridge, Yeats, Pavese, Pasolini. Évidemment Emily Dickinson. Cummings ? Oui bien sûr. Mais Rimbaud. Et de langue allemande ? J'ai fait cette série *Diotima*, les romantiques, Novalis. Et puis Celan : *Nul ne peut témoigner pour le témoin*.

Tes héros de fiction. Le *je* permanent et joué de Philip Roth. Tes héroïnes de fiction. Il y a un écrivain que je n'ai pas cité, c'est Saul Bellow, mes héroïnes... Les femmes.

Tes peintres favoris. J'aime la peinture. À cette heure Philip Guston. Mais je pourrais citer Beckmann, Munch, Picasso, trois fois même, la peinture moderniste brésilienne, les primitifs italiens. La peinture qui cherche à inventer une image.

Tes héros de la vie réelle. Mendès France, Primo Levi, Pasolini. Tes héroïnes de la vie réelle. Les femmes. Hannah Arendt, même si parfois sur l'art elle se trompe. Si je te propose de Lacan : « Le héros c'est celui qui peut être impunément trahi » ? Il faut le trahir, et impunément, parce que lorsqu'on aime quelqu'un c'est celui qu'on peut trahir, c'est-à-dire transgresser, traverser, inventer. Pour aimer il faut traverser. La transgression n'est pas une agression.

Ce que tu détestes le plus. Le cynisme. La réforme que tu estimes le plus. Je ne la vois pas venir. De permettre à chacun d'exprimer ses capacités.

Le don de la nature que tu voudrais avoir. Travailler plus. C'est du côté de la concentration, de l'intellect ou du côté physique ? Physique, le

temps, oui. Concentration c'est bien. Comment veux-tu mourir ? Avec de l'espérance. Est-ce que tu as pensé à ton épitaphe ? Ça ne sera certainement pas celle de Duchamp. Peut-être la phrase de Victor Hugo, *un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit*.

En attendant ta réponse je songeais à te donner précisément ce vers de Hugo... Une question à laquelle tu voudrais répondre qui manque au questionnaire. Qu'est-ce que pourrait être la peinture ? Pourquoi y a-t-il une image plutôt que rien, pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? C'est cette chose-là que la pensée humaine rejoue toujours : inventer une image. Au début il y avait des images, le verbe est né pour contenir les images. Au début n'était pas le verbe ? Au début étaient l'image et l'affect. C'est cette permanente mise en crise que jouent les images. Faire des images, c'est entrer dans la question de l'absolu qui a à voir avec l'espérance, quelque chose d'une continuité. On ne peut pas faire une peinture sans d'autres peintures. La lutte contre la peinture, cette chose faite de main humaine, donc liée à un corps... C'est ce que la mythologie humaine raconte à propos d'Onan, puni d'utiliser ses mains à mauvais escient. Au contraire des deux fils de Noé qui, avec leurs mains, couvrent leur visage de leur manteau pour ne pas voir la nudité du père. La seule utilisation des mains permise couvre le regard.

Tout vient du rapport à la main, que les images virtuelles d'aujourd'hui essaient vainement de résoudre. Il y a cette lutte primitive de l'iconoclasme, extraordinairement fort aujourd'hui. La pureté en art : j'adore Guston parce que la pureté des abstraits modernistes le gonflait. Aujourd'hui il y a une pureté artistique, sociologique, politique : il faut être du bon côté. Les artistes sont bons, ils sont écologistes, ils sont du côté du peuple, ils parlent des catastrophes. Ils se saisissent de la pauvreté avec le cynisme du politiquement correct, d'une vérité fermée, commercialisant même le démuné, la misère. Mais la pureté c'est l'iconoclasme. Les peintures de Giotto ne sont pas pures...

Je citerais encore Pasolini comme héros, héros comme artiste mais aussi dans sa pensée politique. Comme lui je me sens un croyant agnostique. Être capable de voir, c'est-à-dire de lire une image, on ne voit pas une image avec les seuls yeux du corps, il y a ceux de l'esprit – Godard dit : « Voir une image, c'est aimer une femme. » Ç'a à voir avec l'amour effectivement. Il y a des romans, des poèmes d'amour et faire de la peinture d'amour... c'est très problématique ; c'est ce que je tente. De faire de la peinture d'amour ? Oui, à partir de cette énergie, qui n'a rien à voir avec la biographie. Nous espérons tous être nés d'amour. Dans toute image créée il y a de la biographie, de l'actualité, et les peintures déjà faites. Ce sont ces trois

choses qui se mêlent. Une image qui serait seulement biographique ne m'intéresse pas, de même qu'une image qui ne traiterait que l'actualité. Une image qui ne serait qu'un pastiche du passé ne serait pas intéressante. C'est le lien des trois qui fait une magie intemporelle. Ce serait une tresse de l'imitation, au sens grec de mimésis, du politique, au sens lui-aussi archaïque, et l'émergence d'une subjectivité. Oui, c'est ce qui tresse l'humain. L'iconoclasme, c'est la peur de la subjectivité. Si on considère que la subjectivité est une absence... Nous parlons là d'iconoclasme en faisant référence à l'époque byzantine. Les iconoclastes sont les plus amoureux de l'image dans la mesure où le rêve d'une image pure refuse une image qui vient en avant d'une absence, un voile devant l'irreprésentable. Oui, je parle de l'épuisement, de la marchandisation. Nos iconoclastes modernes, ceux de la marchandisation, sont ceux du *No Future*.

Tu disais qu'une image peut ouvrir à l'amour. Pour prendre le contre-pied en citant un titre de Marie-José Mondzain : l'image peut-elle tuer ? Elle n'est pas faite pour ça. Même s'il y a ce livre *Le Tunnel*, de Sabato, où une femme tombe amoureuse d'un tableau et la mort arrive par là... Mais je ne crois pas que ça soit ça. Une image met en crise. Par exemple, la crise économique que nous vivons aujourd'hui. La question n'est pas de savoir comment marche ce micro mais pourquoi il y a ce micro ici... Pourquoi, alors que nous sommes amis, il y a un micro à nos côtés ? Et cette question du pourquoi, on ne l'entend jamais. Est-ce qu'il n'y a pas un pourquoi inepte à cette crise ? Sinon on fait de la gestion de crise mais on ne crée pas l'énergie de la crise. En effet, on ne fait que gérer les effets d'une crise dont rien ne certifie l'existence. Parce qu'arrive ce phénomène de vouloir en finir. Je crois qu'il y a une énergie sexuelle qui est aujourd'hui mise à l'index. Il y a le désir latent narcissique d'en finir, de ne plus produire d'images. D'être là le dernier jour comme une réponse : puisque je n'étais pas là le premier jour, je veux être là au dernier. Alors que la réponse de Nietzsche est bien plus intéressante : Dieu n'est plus là, alors je fais quoi pour espérer ? Je crois qu'un artiste se pose cette question-là. Il n'est ni un contempteur du monde dans lequel on vit ni dans le finissons-en. C'est ce qui me passionne dans la peinture *faire surgir*... Même si l'exposition de Richter était très tautologique, tout de même, il dit *Si je ne pensais pas changer le monde quand je peins, j'arrêteraï de peindre*. Dans cette chose idiote, ridicule, absurde qu'est la peinture

il y a quelque chose de fort. Le grand rire bergsonien serait une belle réponse ; la capacité d'en rire. J'aimerais bien que de ma peinture les gens puissent en rire... Le rire c'est une ouverture vers l'espérance aussi.

D'autres héros, il y aurait Jankélévitch. Un *je ne sais quoi*, ces petites choses qui font que ça continue. *Il faut aimer pour être*. La peinture fait partie de ces *presque rien*, ce que vous faites ici aussi pour demain. Disons que ça permet de donner une ambiance... Qui laisse la place à une énergie remuante. Cette version cynique iconoclaste de récupération de la pauvreté. Nous continuons à inventer des mythes même si nous n'arrivons pas à les nommer. L'art travaille là-dedans, mais ne s'y mêle ni raison ni sacré. Le sacré c'est aussi l'infâme... Le diable vient d'un ange. La science, par exemple, qui est dans un éternel progrès, qui veut produire le bonheur, elle produit aussi le Zyklon. Alors que la philosophie et l'art ne pensent pas le progrès. Y a-t-il un progrès en psychanalyse ? À la différence de la science... On voit les effets du discours scientifique dominant. Sans doute l'art est dans une autre temporalité : non pas un temps linéaire... La destruction de la peinture dans les années 80 s'est opérée de la volonté de progrès, le progrès comme maîtrise. L'image résiste.

Peut-être je voudrais dire... La peinture est la rencontre et l'attente d'un langage. La prise du pouvoir du langage contre l'image, c'est le symbolisme de l'art contemporain, héritier de la peinture d'histoire. Le réalisme de Courbet, *l'art et la vie*, c'est une lutte contre la peinture d'histoire. Soit je supprime l'œuvre et il n'y a plus que du discours, soit il n'y a qu'un discours qui répond à un autre discours. Mais il n'y a pas ce frottement du discours et de l'image qui crée une crise. Ce que tu décris c'est l'inverse d'une image qui serait dans l'attente d'un dire : d'un regard et d'une forme d'interprétation, d'un sujet qui vient s'y frotter. Et souvent on nous donne la question et la réponse d'un seul tenant.

Quand il y a une langue qui doit s'inventer face à une image, il y a art et langue... et danger... qu'on se fasse arracher le foie. Qu'il y a donc nécessité de mouvement... que structurellement l'achèvement contienne la relance... Oui, je crois qu'arriver à terminer une peinture, c'est désirer faire une autre peinture, ce qui n'est pas la jouissance d'une peinture. Désirer, oui.

Visite commentée
samedi 13 et dimanche 14 octobre - 15 heures

Soirée Pasolini - Gilles Pastor
vendredi 16 novembre - 20 heures
réservations urdla@urdla.com